

KEES VAN DONGEN

RACONTE ICI

La Vie de Rembrandt

ET PARLE, À CE PROPOS,
DE LA HOLLANDE,
DES FEMMES ET DE L'ART



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

HISTOIRE DÉCOUSUE

VERS 1600, la Hollande est une République. Les Hollandais sont des hommes rudes et forts, qui toujours luttent contre les éléments, contre la mer surtout, cette gueuse à qui il faut des gueux comme amants.

Ils se glorifient de ce titre de gueux ; ils naissent, vivent et meurent en mer ; et ceux qui naissent sur les îles ou sur la terre marécageuse coupée par des fleuves, des rivières et des canaux, n'en respirent pas moins l'air salin venu du large, et sont marins quand même.

Le ciel et la mer ont enfanté leur pays. Le ciel est immense et glorieux, tantôt traversé par de grands nuages blancs ou gris, d'un gris nacré et lumineux ; tantôt plein d'eau, noir, trouble et triste ; tantôt bleu, d'un bleu vaporeux et léger, à travers lequel le soleil joue et diffuse ses rayons.

Le pays est plat et vaste, vert et bleu ; ses limites s'éloignent quand on croit s'en approcher ; ni la Hollande ni les Hollandais ne connaissent de frontières.

Aussi les indigènes de ce pays étrange naviguent-ils toujours autour du monde. Leur force est prodigieuse, leur audace

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 1927
aux éditions Flammarion à Paris.

© ADAGP, Paris, 2018.

© Éditions Allia, Paris, 2018, pour la présente édition.

flegmatique. Parfois, ils rencontrent, sur leurs routes marines, d'autres marins, d'autres gueux; et alors ils se battent, car ils veulent être libres et aller où bon leur semble. La liberté est leur idéal, la lutte leur raison d'être.

Ils sont grands et blonds; ils pillent et ripaillent comme tous les hommes forts; et, selon le caprice de l'heure, ils hurlent des psaumes ou des chansons grivoises. Leurs ennemis sont les Espagnols et les Anglais, ripailleurs et audacieux comme eux, cherchant fortune comme eux, et comme eux craignant et blasphémant Dieu.

Une légende dit que les gueux de Hollande ont un vaisseau célèbre, craint par tous les navigateurs, un vaisseau fantôme "Le Hollandais volant" que jamais aucun ennemi n'a pu aborder, et que ce vaisseau court toujours les mers.

Amsterdam est leur tanière. Là, ils entassent toutes les richesses volées aux autres peuples.

En 1638, Pierre-Henri, capitaine d'une flottille de gueux, prend et rentre au port d'Amsterdam toute une Armada espagnole, la "flotte d'argent" que les Espagnols dirigeaient vers leur pays chargée de trésors, qu'ils avaient volés naturellement.

Le capitaine Tromp livre trente-deux combats sur mer.

Le capitaine Ter Heyde bat en 1653, près des Dunes, la flotte anglaise, et traverse le Pas de Calais avec un balai à son grand mât, pour indiquer qu'il l'a nettoyé des Anglais.

Le capitaine de Ruyter, autre pirate, se porte, en juin 1667, à l'embouchure de la Tamise dont il ferme l'issue.

Ainsi, c'est partout et toujours le vol à main armée qui règne en maître; et les Hollandais sont fiers de ces faits d'armes; ils honorent et glorifient leurs héros.

Rien ne change jamais dans le monde, sinon les procédés. C'est la force et la ruse qui gouvernent et créent.

DANS les Pays-Bas, tout est transparent et trouble à la fois ; l'air y est saturé de vapeurs d'eau, la terre y est grasse ; les maisons sont des cages bien closes avec des meubles bien polis qui reflètent les heures et les saisons. Les objets familiers viennent de partout et évoquent d'autres pays, lointains, chauds et exotiques.

On y vit comme dans un aquarium. Tout y est artifice et travaux d'art. La terre est plus basse que le niveau de la mer ; le ciel est plus vaste que la terre et la mer ensemble. Les brumes et les nuages rentrent dans les maisons et les cerveaux des indigènes. Beaucoup d'hommes sont atteints des fièvres et il y a un grain de folie dans tous les cerveaux. Les maladies nerveuses sont très répandues, les rhumatismes sont héréditaires ainsi qu'une sensibilité et une sentimentalité poussées à l'extrême.

Dans ces pays étranges où la volupté s'enferme dans des alcôves bien closes, où les lits sont cachés par des rideaux d'abord et des portes de bois ensuite, où les habitations sont des terriers, la morale est sévère et puritaine ; mais la nature est plus puissante que la raison et fait souvent des entorses à la morale.

DANS la campagne, au bord du Rhin, près de la ville de Leyde, dans une petite maison basse qui a l'air de flotter dans l'atmosphère, vit un meunier, avec sa famille. Il mène une vie rustique et satisfait sa curiosité en cultivant son jardin. Il l'arrose bien ; aussi est-il récompensé de ses soins par la naissance de plusieurs enfants.

Le dernier né est un garçon du nom de Rembrandt.

Quelques années passent et c'est un petit gars, moitié enfant du peuple, moitié paysan. Ses parents, comme tous les parents, rêvent pour lui d'une condition plus élevée que la leur. Sa mère surtout veut en faire "quelqu'un", un savant, un juge, un bourgmestre.

Son père ne sait pas ce qu'il veut ; l'enfant non plus ne le sait pas et il ne s'en soucie guère ; il aime jouer, se battre et courir la campagne avec ses camarades. Mais il est souvent seul et il rôde alors autour du moulin paternel.

Plus volontiers encore, il s'échappe et va à Leyde, une ville où il y a toutes sortes de choses inconnues à la campagne, où il y a beaucoup de monde, du bruit, des saltimbanques,

des gens qui trafiquent de tout, des boutiques où l'on voit des trésors accumulés. Personne ne s'aperçoit là de sa présence, il peut errer à sa guise et se laisser aller à tous les remous de la foule. Là, il s'amuse et rêve. Il rêve, mais avec sa petite tête ronde et solide, il rêve surtout de réalisations. Dans les boutiques, il a vu beaucoup de belles choses ; il est resté des heures devant des images ; il est attiré par des objets miraculeux, des tableaux qui sont plus beaux que tout, qui sont des rêves palpables, du bonheur et de la beauté à portée de la main, qu'on peut toucher et emporter, et qu'il voudrait posséder.

Si seulement il était possible de voler ces tableaux qu'il convoite ! Mais c'est difficile, car il faut être grand et fort pour voler, et il est petit, il a peur de son père qui a de si grandes mains, qui est si fort et porte si facilement de grands sacs de blé. Il n'ose pas encourir sa colère, car une gifle de son père le tuerait peut-être, et, une fois mort, il ne pourrait plus voir de tableaux, il ne pourrait plus rien voir. Il y a bien aussi sa mère, mais il n'a pas peur d'elle, elle lui paraît très faible auprès de son père qui est un être formidable et sacré.

Il ne pourra donc jamais emporter à bout de bras les tableaux et tout ce qu'ils représentent :

des femmes nues, des palais, des chiens, des paysages, des fleurs, des fruits, des objets de toutes sortes, toute la beauté du monde enfin. Il voudrait tout cela pour lui, dans une cachette où ni ses parents, ni personne ne viendraient fouiller.

Il n'a qu'une petite chambre dans le grenier de ses parents. Il y rentre tout fiévreux et la tête pleine de rêves. Dans une caisse, il a une petite faïence peinte, ébréchée mais belle, une image enlevée d'un livre, des plumes de coq trouvées dans le poulailler, des cailloux où il y a de l'or qui brille quand on les mouille avec la langue, et une boule de verre qui est une chose miraculeuse.

Mais tout ce qu'il trouvait si beau auparavant lui paraît bien petit et misérable depuis qu'il a vu Leyde ; sa chambre est si nue avec ses murs blanchis à la chaux, tout est si pauvre autour de lui. Son trésor n'est plus un trésor. Il ne pense plus qu'aux tableaux qu'il a admirés, dans les boutiques de la ville, au jardin botanique avec ses fleurs étranges, aux armures, aux tapis, aux étoffes brodées d'or, aux bijoux. Sa chambre n'est rien, la maison de ses parents est petite, son père même lui paraît moins grand.

Mais le calme de la campagne, le pays plat et immense, les nuages dans lesquels il

voit des choses, lui font du bien, apaisent et bercent sa fièvre. Il est décidé d'aller aussi souvent que possible à la ville, de trouver des prétextes pour y retourner. S'il pouvait y rester toujours ! S'il pouvait gagner sa vie, y avoir une chambre, peindre, et avec le produit de son travail acheter toutes sortes de belles choses !

Il rêve des journées entières et sa mère s'inquiète, elle qui voudrait faire quelqu'un de ce fils qu'elle chérit. Elle économise pour l'envoyer au Gymnase de Leyde, où il étudiera avec d'autres jeunes messieurs, où il va fréquenter du beau monde. Quel honneur pour la famille ! Le fils du meunier sera un monsieur, avec de belles manières, et savant, très savant. Sa mère sera fière de lui. Elle parle souvent de leur fils au père qui aimerait mieux le garder dans son moulin, en faire un meunier comme lui, avec de grandes mains calleuses et des muscles forts. Les messieurs, ça ne sait rien faire ; et pourquoi apprendre à lire dans tous les livres ? Lui, le meunier, il ne lit que très peu et très mal, il lit comme il prie et il ne lit que la Bible. C'est un livre saint, le reste est inutile ; et puis, lire c'est bon cinq minutes ; mais après, on est bien obligé d'allumer une pipe et de faire un tour dans la campagne, ou d'aller à l'auberge retrouver d'autres hommes

et de parler, de bavarder, de faire un peu de bruit, de se sentir vivre. Il ne rêve pas, lui, il agit, il moud son blé, le vend et fait vivre sa petite famille.

La mère obtient qu'il conduise leur fils à Leyde et le fasse inscrire comme élève au Gymnase. Elle jubile, car elle a une si grande confiance dans le savoir des professeurs qu'elle croit que son rêve est déjà réalisé, puisque son fils fréquente cette école. Rembrandt aussi est très heureux ; pour lui, c'est l'occasion d'être tous les jours à Leyde, de contempler tous les jours des tableaux, d'essayer d'en faire, d'observer le peuple de la ville, de posséder une chambre à lui. Et surtout de peindre. Il sait qu'il ne sera jamais un savant ou un bourgmestre, il devine que ses parents ne verront pas la réalisation de leurs rêves : il sait que bientôt il ne retournera même plus au moulin. Il n'est encore qu'un jeune homme tendre ; et parfois, il a mal du mal qu'il fait à ses parents en ne les écoutant pas, en ne se pliant pas à leurs trop petites volontés, à leurs menus rêves, atrophiés par la vie sédentaire et honnête. Car il n'aime pas les études. Il n'aime pas les devoirs, il dessine sur ses cahiers, il peint dans sa chambre et il ne fait que très peu de progrès au Gymnase. Apprendre à lire

en latin quand tout le monde autour de lui parle hollandais, sa logique n'en comprend pas la beauté. Les professeurs lui donnent des punitions, c'est un mauvais élève, mais dans ce pays où l'on n'a jamais désespéré, on n'en veut pas à un mauvais élève. S'il aime mieux faire des dessins qu'apprendre ses leçons, c'est son affaire ; chacun doit choisir sa vie.

Sa mère n'est pas contente : elle voit s'évanouir ses espoirs, elle en parle au meunier qui, pour éviter des discussions, dit que ça s'arrangera. Mais ça ne s'arrange pas. Rembrandt est de plus en plus bizarre, ne va presque plus au collège, fait l'école buissonnière ou bien s'enferme chez lui où il peint, même la nuit, à la lueur d'une chandelle.

Peindre, c'est la seule chose qu'il fait bien, parce que c'est la seule chose qu'il fait avec amour ; et déjà il a une petite réputation parmi ses camarades.

Ses parents, désespérés de la longueur des études, regrettant l'argent dépensé, le retirent du collège ; mais Rembrandt ne veut plus retourner au moulin ; il reste dans sa chambre à Leyde et tâche de vivre en vendant ses tableaux.

IL PEINT, il rêve et sa volonté est tendue à l'extrême. Il veut avec une force sur-humaine. Il désire toute la puissance et toutes les richesses. Il sait bien déjà que ce qu'il rêve n'est pas la possession du monde, mais il veut réaliser ses rêves, créer de la beauté, en inonder la terre et donner le tout, rendre tous les gens heureux avec des images, des tableaux qui transforment en palais fastueux les plus humbles masures ; il veut rendre heureuse l'humanité entière, comme il est heureux lui-même en regardant une belle chose.

Il est sans expérience, il ne sait pas encore que les hommes abuseront de sa bonté, qu'ils l'exploiteront. Il est jeune et plein de vie ; son cœur déborde et il croit que tout le monde est comme lui et que la vie est un perpétuel échange de cadeaux, de sourires et de baisers.

Il rêve. Toute l'humanité et toute la vie sont concentrées en lui, et seule la réalisation de ses rêves en tableaux, en images, est pour lui la vie même. En rêve, il gravit marche à marche un immense escalier tournant et monte jusque dans les nuages. Il gravit cet escalier, toujours plus haut, au-dessus de l'humanité, vers les